Chapitre 11

Les revues de micro-informatique : une pragmatique de l'impensé informatique ? Une approche socio-sémiotique [1]

Pascal Robert

Les revues de micro-informatique ont constitué l'un des outils privilégiés d'acculturation à l'informatique. Elles ont été lues et « pratiquées » par des millions de lecteurs pendant quelques quarante ans. Je dis bien lues et pratiquées, car ici, il en va bien d'un lieu où lire c'est faire, c'est-à-dire embrayer directement sur un faire. C'est en tout cas, nous aurons l'occasion de le voir tout au long de ce chapitre, ainsi qu'elles se présentent. Ces revues participent-elles à la diffusion de l'impensé informatique ou bien à sa dissipation, le renforcent-elles, ou travaillent-elles à son effacement ? Nous avons largement repéré cet impensé sur des corpus de presse généralistes puisqu'ils n'avaient pas pour vocation à le mettre en scène en tant que tel, l'informatique n'étant qu'un sujet parmi d'autres. Il en va tout autrement ici, puisque l'informatique constitue la matière première de ces revues. Une matière qu'elles ont même pour vocation de présenter dans un geste de quasi « vulgarisation technologique », censé mettre cette technique à disposition. Une mise à disposition discursive il va sans dire. Nous allons donc nous intéresser à la mise en scène de cette mise à disposition, dans ses dimensions socio-sémiotique. Socio-sémiotique, parce qu'il en va inextricablement des deux : les images et les textes de la revue mettent en scène une activité sociale de médiation. C'est pourquoi nous ferons usage des méthodes de la sémiotique narrative et discursive pour mieux comprendre le mode de fonctionnement sémiotique de cette mise en scène, mais toujours en lien avec une problématique sociologique, qui permet de comprendre à quels jeux sociaux elle renvoie. Ainsi, s'il doit être question

1. Une première version, simplifiée, de ce texte a paru sous le titre : « Les revues de micro-informatique sont-elles porteuses d'une culture technique de l'informatique, une approche socio-sémiotique », *in* Ph. Chavot et A. Masseran (dir.), *Les cultures des sciences en Europe (2). Dispositifs, publics, acteurs, institutions*, Nancy, Éditions universitaires de Lorraine, 2015.

ici d'évidence et de confiance –questions sociologiques-, nous nous appliquerons à rechercher les modes sémiotiques de création de cette évidence et de mise en scène de cette confiance.

Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'une culture technique de l'informatique et du numérique n'est véritablement possible qu'à condition de sortir de ce que nous appelons l'impensé informatique et numérique dans lequel persiste notre société. Autrement dit, les revues de micro-informatique ne pourront, à l'aune de cette hypothèse, être caractérisées comme participant d'une culture technique qu'à l'expresse condition de se soustraire à cet impensé.

Nous retiendrons ici trois stratégies discursives qui sous-tendent cette logique de l'impensé de manière privilégiée. Celle de l'évidence : comment crée-t-on quelque chose comme évident ? Comment le texte médiateur peut-il permettre d'installer une technique dans une position qui est, justement, celle d'une évidence, c'est-à-dire de quelque chose qui n'a pas à être justifié ? Celle de la confiance : comment crée-t-on, discursivement, de la confiance en l'objet technique ? C'est-à-dire comment le présente-t-on de telle manière qu'il ne soit pas mis en doute ? Une troisième stratégie classique œuvre à absenter les enjeux politiques et éthiques, à les ramener à des questions techniques ou pratiques. Nous allons donc chercher à savoir si l'on retrouve ces trois stratégies à l'œuvre dans les revues de micro-informatique. Enfin, il conviendra de s'interroger sur le rôle propre du médiateur (la revue), dans cette production de l'impensé et de sa/ses stratégies singulières de soustraction aux épreuves de justification.

Si nous montrons que notre corpus de revues de micro-informatique suit ces stratégies discursives classiques, alors nous pourrons en conclure qu'il relève lui-même de cette logique de l'impensé. Ce qui signifie alors que les revues de micro-informatique ne participent pas –pas plus que la presse grand public- à l'instauration d'une culture technique de l'informatique et du numérique susceptible de discerner leurs enjeux politiques. Où la technique oblitère la culture alors qu'il faudrait qu'elle soit littéralement mise en culture.

Le corpus est constitué de deux revues[2] : L'Ordinateur individuel (oi) et Science et vie micro (svm). Nous avons travaillé sur quatre numéros : l'oi de mars 2005 (oi 03/05) et l'oi de février 2006 (oi 02/06) ; svm d'avril 2005 (svm 04/05) et svm de mars 2006 (svm 03/06). Nous avons choisi deux numéros de 2005 et deux numéros de 2006 afin de faciliter la triple comparaison entre les deux revues sur une même année, entre les deux numéros d'une même revue sur deux années et entre les quatre numéros. Le passage de 2005 à 2006 correspond à un changement de formule affiché de svm, apparemment plus orientée vers le Web, alors que l'oi met également l'accent sur l'ouverture de son forum, mais sans évolution notable des rubriques.

2. Ce corpus est un peu ancien, certes, mais il correspond à un moment où ces revues avaient encore une pleine audience, juste avant la crise des années 2010. Quelques années plus tard, en effet, SVM et l'OI ont fusionné (2009), puis l'OI avec Micro-hebdo avant de devenir 01. Net magazine (2013).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

Tableau 1. Répartition du rédactionnel entre les rubriques [3]

Titres	Total pages	Rédactionnel	Tests + pratique	Tests	Pratique
oi 03/05	202	140	59,2 % (83 p.)	32,1 %	27,1 %
svm 04/05	177	123	53,6 % (66 p.)	26 %	27,6 %
oi 02/06	194	125	68,8 % (86 p.)	38,4 %	30,4 %
svm 03/06	178	117	53,4 % (62 p.)	27,6 %	25,8 %

Les deux revues (en 2006 comme en 2005, les évolutions rédactionnelles ou de rubriques ne changent rien à l'affaire) s'articulent autour de deux grands moments : celui de l'« exposition » et celui des « services ». Nous qualifions d'« exposition » la mise en scène de l'actualité technologique et de la présentation des dossiers de fonds. La catégorie « service » renvoie aux espaces de « tests » et de « pratique ». Le sommaire de svm s'articule directement à cette dichotomie, séparant deux grands blocs (événements-dossiers d'un côté et tests + pratique de l'autre), alors que l'oi alterne événements-tests-dossiers-tests + pratique.

Nous allons d'abord découvrir la logique de l'exposition et tester l'hypothèse de l'évidence en rappelant au passage les grandes lignes du schéma actantiel que nous utiliserons ici. Puis, nous aborderons la logique des services et testerons alors l'hypothèses de la confiance, avant de revenir sur le travail propre du médiateur à travers ce que nous appelons un cadre de pragmaticabilité.

1 La logique de l'exposition : fabriquer de l'évidence

1.1 Le schéma actantiel et l'informatique-numérique

Dans la logique de l'exposition, la technique s'expose justement. Elle est donc donnée à voir comme si personne ne la donnait à voir, comme si cette mise en scène s'effaçait d'elle-même derrière l'évidence de la technique – manière de produire cette évidence [4]. Voilà, justement, ce dont il est question : de la création sémiotique des évidences. Pour la comprendre il faut revenir au schéma de base de la sémiotique narrative et discursive et l'appliquer à notre matière (Courtès, 1976 ; Everaert-Desmedt, 2007). C'est donc supposer que ces magazines nous racontent des histoires, à tout le moins une sorte de scénario, dont il nous faut reconstituer la structure narrative.

Nous nous sommes appuyé sur une lecture précise de svm (03/06).

Quel est l'objet de la quête ? La performance, mais une performance accessible ;
Quel est le destinateur ? La technique (comme instance globale) ;
Quel est le destinataire ? Le lecteur ;
Quel est le héros ? Le lecteur (qui participe d'une confusion destinataire/héros, ce

3. Le rédactionnel correspond à la soustraction de la publicité au nombre total des pages. La publicité est concentrée sur des pleines pages, qu'il est donc facile de compter (de 31 à 35,9 % du total des pages) et de décompter. Les pourcentages s'entendent par rapport au rédactionnel. « Tests » renvoie à la ou les rubriques « Tests » ; « Pratique » regroupe les rubriques « Pratique », « Boîte à outils », « Trucs », « Hotline » de l'*oi* et « Pratique » et « Achat » ou « Conso » de *svm*. L'*oi* 03/05 contient un dossier qui constitue quinze pages de tests (hors rubrique « Tests »), soit un total tests de 42,8 % du rédactionnel.

4. L'exposition ouvre également, mais sur un mode plus mineur, sur la confiance, car elle présente l'objet-parfait, qui, à travers son insolente évidence, donne aussi envie (désir) et procure confiance (dans la puissance portée par la technique).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

qui signifie que nous sommes dans une histoire du type : « histoire dont vous êtes le héros ») ;
Quel est l'adjuvant ? L'informatique/numérique (et leurs avatars à travers les différents appareils) ;
Quels sont les opposants ? Le droit, l'économie et la société (qui peuvent même être institués localement comme anti-destinateur) ;
Quel est l'intercesseur ? Le magazine.

Notons que l'adjuvant est toujours donné avec une connotation positive, ce qui ne signifie pas qu'il ne faudra pas faire le tri entre ses différentes concrétisations (ce sera aussi le rôle, nous le verrons, du test de choisir la meilleure).

Comme dans les contes, le héros n'est pas mûr, il est en construction, en cours d'acquisition d'une compétence. Cette mise en place est décisive, car de là tout s'ensuit. On aurait pu, en effet, penser que l'informatique/numérique aurait joué le rôle du héros. Or, une lecture précise montre qu'il n'en est rien, que l'on nous raconte ici une autre histoire que celle qui se déroule réellement dans le monde et dans laquelle, effectivement, l'informatique/numérique occupe la place du héros. Le glissement ne peut pas être insignifiant.

Le héros c'est bien vous/nous : le magazine s'ouvre, en effet, sur le courrier des lecteurs, c'est-à-dire sur les questions que « vous » posez au magazine. Traduisons : questions que le héros pose à l'intercesseur pour vérifier sa compétence ou la compléter. Le magazine interpelle directement le destinataire/héros (nous sommes bien dans une structure du type histoire dont vous êtes le héros) : « Rejoignez-nous sur le Web » (svm, 03/06, p. 8), « testez la bêta de la bêta 2 » (*ibid.*, p. 18), « tournez en panoramique » (*ibid.*, p. 19), « trop justes pour vous les 4,3 go de stockage des dvd vierges » (*ibid.*), « ma mairie et ses services en ligne » (*ibid.*, p. 24) etc.

La technique est, elle, en position soit de destinateur, soit d'adjuvant. Le destinateur pose le cadre d'interprétation global de l'histoire et du monde dans lequel évolue le héros. Ici, la technique définit un destin, une ligne de pente à laquelle on ne peut échapper. Ce qui se voit à travers des exemples on ne peut plus triviaux : « Les graveurs blu-ray pour pc déboulent en mars ». « Débouler » souligne la force d'un mouvement difficile, voire impossible à arrêter. Le destinateur définit la ou les propriétés essentielles du monde : ici, et c'est l'objet même de la quête, c'est la performance. C'est pourquoi l'article sur les graveurs blu-ray souligne également que l'on va passer d'une capacité de stockage de 4,3 à 25 ou 50 gigaoctets (svm, 03/06, p. 19).

Par les rubriques pratiques, l'intercesseur montre au destinataire qu'il est possible (à quelles conditions, somme toute faibles) d'utiliser correctement les adjuvants afin d'obtenir l'objet de la quête, à savoir, la performance. Il s'agit d'assumer, en quelque sorte, une mise en spectacle de type « didactique ». On peut donc penser que l'intercesseur remplit une fonction de tri afin que l'adjuvant ne se retourne pas en opposant.

L'adjuvant des contes, magique, fonctionne toujours (si les conditions sont respectées), alors que l'adjuvant technique peut tomber en panne, il est potentiellement défaillant, non absolument fiable : d'où la nécessité de rétablir la confiance par sa mise en spectacle, c'est-à-dire l'exposition de la machine comme une évidente compétence (car rien

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

dans cette exhibition ne peut/doit montrer le contraire) ; d'où, également, la nécessité de monter/montrer des tests afin de déterminer quels sont les plus fiables (c'est-à-dire de déterminer ceux qui seront le mieux à même de bien remplir la fonction d'adjuvant) et la nécessité d'un didactisme (qui montre que leur complexité reste limitée et assez facilement maitrisable). Tests et pratique participent encore plus que l'exposition de l'imposition d'une logique de confiance, ils sont deux manières de créer de la confiance. Nous voyons, au passage, contre ceux qui seraient tentés de conclure un peu trop vite de l'usage de la sémiotique narrative à l'existence d'une imaginaire des technique dont l'Exposition serait un nouvel avatar, que nous sommes pas, de fait, dans l'espace d'un imaginaire mais bien dans celui d'un embrayage discursif sur le réel. Car il en va en quelque sorte d'un méta-récit dans l'articulation de la structure ternaire Exposition/Service-tests/Services pratiques qui provoque un passage de la technique comme adjuvant exposé, à la technique comme adjuvant fiable reconnu par un test qui l'a séparé de celle qui peut être défaillante, et enfin à une technique comme adjuvant utilisé/utilisable.

Il en va d'une sorte de filtres sémiotiques qui produisent in fine l'objet de la quête, la performance, mais moins la performance absolue de l'Exposition, moins la performance purement technique du test, que la performance pour le destinataire (qui récapitule et euphémise les deux premières). Ce filtre sémiotique est tressé à un filtre sociologique de production de confiance : confiance absolue de l'évidence installée par l'Exposition (la machine comme objet parfait et puissant) ; la confiance produite sur le mode scientifique du test et la confiance (qui là encore récapitule et euphémise les deux autres) pratique du destinataire (qui lui permet de faire quelque chose en « toute » (ou à tout le moins relative) sérénité). Ces filtres sémiotique et sociologique opèrent bien un glissement progressif d'un registre « purement » discursif (au sens large, impliquant également les images) au concret techno-scientifique et enfin au réel pratique. Cet espace discursif de la revue n'est pas replié sur lui-même, car il suppose toujours la collaboration de la machine comme celle du lecteur : l'essai pratique, la mise en œuvre des « trucs » exige cette proximité, cet échange et cette complémentarité sémiotique. Remarquons que les liens Internet vont dans le même sens : embrayer sur le réel, en tout cas sur une pratique informatique –et plus seulement de lecture.

Autrement dit, le magazine ne reflète ni ne produit un imaginaire, pas plus qu'il ne semble produire un cadre d'intelligibilité de la technique, il produit plutôt ce que nous avons envie d'appeler un cadre de pragmaticabilité de la technique. Non pas un cadre qui permette de mieux comprendre intellectuellement la technique, mais de mise en relation à l'action qui permet de mieux apprivoiser l'utilisateur [5].

1.2 L'évidence

Le spectacle de la technique participe de la construction d'un monde en soi, d'un monde pour soi, replié sur lui-même et quelque peu coupé du reste du monde, qui n'existe qu'à travers la technologie et/ou ses répercussions sur la technologie et ses utilisateurs. Ce que montrent les couvertures et surtout l'usage de la photographie.

5. Les tutoriels sur Internet ou la collection de livres « pour les nuls » vont, aujourd'hui, tout à fait dans le même sens.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

1.2.1 Les couvertures[6] *: la présentation de soi*

« L'ordinateur individuel » : ce titre dit pleinement la micro-informatique (sans autre précision, il n'y a pas de sous-titre) à travers sa machine privilégiée ; peut-être gêne-t-il même l'expression d'une extension de sens au-delà de la seule micro, sur laquelle il semble comme replié : comment entendre, en effet, les autres technologies non-micro (tels que les appareils photo, les téléphones etc.) et le réseau dans un tel intitulé ? Entre le grand O (d'ordinateur) et le petit i (d'individuel) –positionnés sur deux lignes-, se glisse une petite photo d'une machine (sur les deux numéros travaillés, il s'agit d'un écran et d'une tour + clavier), qui semble fonctionner comme un « drapeau » de la modernité, comme pour compenser un titre un peu « vieillissant ».

« SVM » : cet acronyme a été composé à partir du titre originel –science et vie micro-, dérivé d'un magazine de vulgarisation scientifique (Sciences et vie). SVM ne veut plus rien dire en soi -sinon le magazine lui-même. Il semble porté et exhibé par le magazine comme un signe de modernité ou souligner la modernité du magazine, renforcée et déclarée par le sous-titre (révisé en 2006) : « nouvelles techno///tendance numériques///cultures Web ». Ce sous-titre affiche le désir d'ouverture du magazine sur des produits autres que ceux de la micro et sur Internet. Bref, ce SVM qui ne veut rien dire peut donc s'offrir comme une base, manifestement encore solide, sur laquelle peut se greffer une logique d'extension, d'ouverture (nous verrons que la différence en terme d'affichage ne correspond pas véritablement à une différence aussi marquée sur le fond).

La couverture de svm est plus colorée, plus « tapageuse » (les couleurs dominantes sont le rouge vif sur fond orange, plus le contraste rouge/blanc d'une opposition entre un diable et un ange, plus des bleus, et les vidéos), alors que l'oi fait plus « sérieux » (couleurs plus douces/ternes). svm affiche beaucoup plus son ouverture (réelle ou supposée) vers le hors micro, vers un au-delà de la seule micro ; svm interpelle beaucoup plus son lecteur (vous, « suivez », « surfez », « téléphonez »). L'oi reste plus en retrait, plus neutre (« La high-tech devient jetable » et non « jetez ou ne jetez pas »), ce qui signe deux styles dans la manière d'être intercesseur.

Dans les deux cas, les couvertures valorisent pleinement la technologie pour elle-même, comme fin en soi et n'hésitent pas à en monter/montrer le spectacle largement orienté par le futur dans leurs grands titres (spectacle des laboratoires du futur avec l'oi, ou d'un présent tourné vers l'avenir – avec le « Vous n'avez encore rien vu » de svm) et un constatif pour les « pavés » (4 pc, 12 imprimantes, etc.) qui pose la présence même de la technologie ou la technologie comme présence (sur le mode du « ici il y a de la technique »).

6. Nous nous sommes concentrés sur les deux numéros de 2006 (*oi* 02/06 et *svm* 03/06).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577



FIGURE 1 – Couvertures de svm (03/06) et de l'oi (02/06).

1.2.2 Les photos : l'injonction technologique

L'injonction technologique se traduit par une véritable mise en spectacle de la technique qui passe notamment par son exposition photographique ; ou, pour dire les choses autrement, ces revues deviennent de véritables expositions photos de la technique. Questions : existe-t-il des pages sans photo ? Que devient l'homme dans cette mise en scène globale ?

Lorsque l'on ouvre svm d'avril 2005 on dénombre 158 occurrences de photos de matériel, 4 infographies et 152 occurrences d'écrans. Soit 2,5 occurrences de matériel ou écrans par page en moyenne (ou 1,28 occurrence de matériel par page et 1,23 occurrence d'écrans par page en moyenne). En revanche on compte 13 photographies d'humains avec technique, 6 de mains avec technique, et 16 photos d'humains sans technique. Soit un homme toutes les 7,7 pages.

Dans l'oi de mars 2005 on dénombre 168 occurrences de photos de matériel, dont 10 pages de tableaux contenant de petites photos, soit 1,2 ou 1,12 occurrence de photos de matériel par page en moyenne. On dénombre 174 occurrences d'écrans, soit 1,24 écran par page en moyenne. On trouve 11 photos d'hommes sans technique (soit un toutes les 12,7 pages en moyenne), 9 photos d'hommes avec technique et 2 mains avec technique, soit, au total, un homme toutes les 6, 36 pages en moyenne. La encore, le chiffre n'est pas très éloigné de celui de svm, même si les hommes semblent néanmoins un peu mieux représentés dans l'oi.

Ces fastidieux, mais indispensables comptages, montrent de manière irréfutable que la place de l'homme dans ces revues est pour le moins minoritaire. C'est bien, à l'inverse, la technique qui est mise en spectacle, et ce sous deux formes : l'une très éloignée de l'homme, la photo de la machine seule ; l'autre un peu plus proche, celle de l'écran qui, le plus souvent dépourvu d'hommes, exhibe néanmoins toute une culture sémiotique (chiffres, lettres, mots, textes, etc.) qui est aussi une technique d'interface entre l'homme et la machine (pure). L'homme avec la technique reste minoritaire et l'homme sans technique encore plus.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

Le spectacle de la technique est essentiellement assuré par une panoplie d'images qui mettent en scène des machines et des écrans. Ces « images » recouvrent aussi bien des photos que des textes-titres ou des chiffres, dont les deux derniers sont pris essentiellement comme outil de monstration (le chiffre est graphiquement grand lorsqu'il exprime une grandeur importante, le titre est écrit en gros).

Les photos de machines sont essentielles dans le fonctionnement de l'exposition : elles permettent de donner à voir à la fois la technique et de l'exemplifier (lorsqu'une photo de baladeur illustre le sous-titre « 4,7 millions de baladeurs mp3 vendus en 2005 », svm 03/06, p. 42). Les photos dans les rubriques tests ont d'abord pour fonction d'identifier un appareil, mais elle n'en participe pas moins, quoique sur un mode plus faible, de l'exposition (comme il peut y avoir des tests hors de la rubrique tests).



Figure 2 – Logique du test (tableau) et logique de l'exposition (photos) : à gauche, l'oi (02/06), à droite, svm (03/06).

L'exposition se nourrit d'une technique présentée seule – car s'il n'y a presque pas d'hommes sans technique, la technique, elle, est très majoritairement présentée sans homme. Autrement dit, il s'agit pour l'intercesseur de montrer une technique qui semble se présenter d'elle-même, qui est moins exposée qu'elle ne s'expose elle-même sur le mode du constatif – il y a de la technique et des machines. Une technique qui, en quelque sorte s'annonce par la présence que lui assure le constatif photo, moins pour dire le « ça a été » barthésien que pour manifester une évidence de la technique : le « cela est ». En effet, il s'agit moins d'une représentation que de la construction d'une présentation qui vaut interpellation : « regardez la technique exister en soi ». Il en va d'une sorte d'esthétique auto-proclamée de la technique.

1.2.3 La mise en scène d'Internet et du futur

Le réseau Internet pose un problème à sa propre mise en scène : c'est à la fois une logistique immense, qui recouvre la surface de la planète, si vaste d'ailleurs et si complexe qu'elle en devient invisible –car on pense souvent à l'invisibilité par le très petit, mais rarement à l'invisibilité par le très grand. Comment, dès lors, représenter Internet ? Comment le donner à voir ? Deux procédés de mise en visibilité par l'image

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

sont employés : la logistique (câbles, notamment) ou par l'écran ; ainsi que par les mots.

Cependant, la présence d'Internet reste globalement diffuse, c'est pourquoi j'ai décidé de traquer les différentes occurrences d'émergence d'Internet à la visibilité dans SVM de 03/06 et de l'OI du 02/06.

L'OI du 02/06 : il y a des références à Internet disséminées un peu partout, mais ce qui est peut être le plus important, c'est son institutionnalisation à travers son insertion systématique comme sous-rubriques (tests/pratique/tendance et événement). Mais dans l'OI cette insertion se fait par une sorte d'absorption dans une structure de rubrication globale qui, manifestement, lui préexiste.

SVM du 03/06 : alors que l'Oi intègre Internet à sa rubrication comme sous-rubrique, SVM propose une institutionnalisation par une rubrique spécifique orientée utilisateurs (« communautés »). Internet semble occuper un peu plus de place dans les dossiers de SVM. Dans les deux cas on retrouve des sous-rubriques pratiques.

L'année 06 correspond à une évolution de la formule par rapport à 05 : cela se traduit-il par une augmentation sensible de l'intérêt à Internet ?

Avec 20p sur 50p de rédactionnel « pur » (c'est-à-dire hors rubriques tests et pratique), Internet en 05 représente 38 % du rédactionnel ; en 06, sur la même base, il constitue 48% du rédactionnel pur. Si l'on ajoute les rubriques tests et pratique on obtient respectivement 37 et 34,6 %. Ce qui signifie que la nouvelle formule accorde plus de place à Internet dans le cadre du rédactionnel.

Les deux revues correspondent à deux manières de s'adapter au nouvel univers d'Internet.

Il y a une sorte de « résistance micro » dans les deux revues (*Cf.* par ex. le dossier téléchargement de SVM contrebalancé par un dossier portable), qui viennent du monde de la micro-informatique et qui ont du s'adapter au monde d'Internet. SVM a cependant choisi un affichage (*Cf.* le sous-titre de la revue et la rubrique « communauté ») plus hign tech -sans pour autant parler véritablement plus d'Internet dans son rédactionnel.

Remarquons qu'avec la rubrique « communautés », ce n'est pas la société qui interroge Internet, mais bien Internet qui met en scène la société et sert de vecteur aux questions de société (groupes, économie, droit).

Ces revues s'intéressent aussi à notre avenir technologique, à l'instar du dossier de l'OI sur les « technologies du futur » du O2/06. Ce dossier de 14 pages est découpé en 5 points : le 1 et le 5 portent des titres plutôt descriptifs (« le royaume du minuscule » ; « des écrans et des PC sensitifs »), alors que les points 2, 3 et 4 portent des titres qui connotent la puissance (« des puces superpuissantes », « le règne des robots », et « un réseau omniprésent »), sans, pour autant, nous allons le voir, déboucher sur un questionnement sociétal critique.

Or, le traitement se veut globalement « neutre », dans le sens où il est censé enregistrer des tendances et non les juger ; il ne s'inquiète que dans le premier point avec la

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

présentation des nanotechnologies, dans un petit encadré (« l'homme dominé par les nanotechnologies ? »). La puissance du minuscule ? Seule forme de la puissance qui débouche, nous allons le voir, sur un questionnement moins de société au sens large, que de santé publique (il est essentiellement fait référence à une infiltration de ces particules dans le corps humain et notamment les poumons), forme scientifique de la question de société.

Même lorsque l'ordinateur « devine les émotions » (point 5), l'auteur ne s'interroge pas et souligne qu'un projet va même permettre à des « personnes handicapées moteur d'utiliser un ordinateur ». Le réseau omniprésent (point 4) a, notamment, pour « objectif : placer un module sur tous les objets d'une habitation : lampes, four, TV. En réseau, ces objets pourraient s'échanger des données et être contrôlés à distance. Le rêve de tous les amateurs de domotique ». Bref, l'omniprésence ne mène pas à un effet big brother, mais à l'accomplissement d'un rêve. Autrement dit, l'omniprésence est un problème techno-scientifique (« la quantité de données échangée sur le réseau ») auquel on cherche des solutions technico-scientifiques, et non une question d'omnipotence et de surveillance (ici, le contrôle est technique et positif, il permet la maîtrise). Et si l'on s'inquiète, c'est du coût de la fibre optique délivrée aux particuliers.

Les robots (point 3) règnent mais n'inquiètent nullement. Ces nouveaux robots « déclenchent l'alarme en cas d'incendie » ou « détectent le mouvement des troupes » sur le champ de bataille ; ils « construisent des satellites dans l'espace ». Et si la présentation générale se conclue sur le « meilleur des mondes entre biométrique et IA », c'est à prendre moins comme une référence à Aldous Huxley qu'au pied de la lettre.

Enfin, si les puces sont superpuissantes on s'intéresse à la manière dont elles le deviennent (« des transistors sans silicium ») et à savoir comment on va pouvoir implanter « un ordinateur dans un seul circuit intégré » ou à la gravure des processeurs, mais pas à leurs enjeux de société.

L'intercesseur, ici, a manifestement pour vocation de participer à cette clôture relative (car elle n'empêche pas la pluralisation interne des types et options techniques [7]), susceptible de produire un monde qui se suffit à lui-même (autonome ?), c'est-à-dire un monde évident (non questionné, non questionnable). Cette clôture elle-même pose l'informatique et le numérique dans un retrait des épreuves de justification éthiques et politiques – dont l'horizon même ne participe pas ici du « réel », ni du pensable. Autrement dit, cette clôture vaut comme participation « discursive » (au sens large) à la fermeture et à la non-réouverture de la « boîte noire » informatique. Impensé donc.

On essaye ainsi de maîtriser une subtile dialectique entre ouverture et fermeture, car l'exposition-ouverture montre une technique qui, vue de l'extérieur, dans son carénage rutilant, est essentiellement fermée [8] (et perçue sur le mode quasiment esthétique de la performance) ; alors que, nous allons le voir, les services-fermetures montrent une technique encore ouverte, mais pour n'être que mieux fermée. Cette dialectique

7. Voir le slogan de *svm* : « Nouvelles techno, tendances numérique et cultures Web » (2006).

8. Paradoxalement, le spectacle même de l'ouverture de la boîte noire informatique tout en photos de la rubrique « En images » de l'*oi* souligne que cette ouverture relève du registre de l'exception et renforce d'autant l'idée que la fermeture renvoie au registre de l'habituel et du normal.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

d'ouverture/fermeture technique n'est maintenue que pour mieux assurer la fermeture politique de la boîte noire informatique. Elle offre des options techniques que tests et pratique œuvrent à fermer. Un travail lourd qui permet d'oublier les questions politiques.

2 La logique des services (tests et pratique) : la fabrique de la confiance

Les services sont de deux types : les tests et la pratique. Au-delà de la seule logique de l'Exposition, dont le registre de la fascination et de l'évidence coupe court à toute question, les services offrent la possibilité à l'intercesseur de jouer son rôle fondamental de tiers de confiance : il est compétent/performant et donc susceptible de rendre compétent le lecteur ; il est capable d'assurer la fiabilité de la technique et d'en rendre accessible la performance par la logique des tests.

Le test est une double épreuve : elle permet à l'intercesseur de certifier que tel ou tel matériel ou logiciel est plus ou moins performant et/ou de comparer ces performances. Mais pour ce faire, il faut que l'intercesseur, dans sa fonction de testeur, fasse lui-même montre de qualités de performance et de fiabilité (dans le montage du test).

Le test [9] donne l'impression d'apprivoiser la technique ; les services pratiques aussi, alors que c'est l'inverse qui est vrai, car avec les tests et la pratique on sépare le bon grain de l'ivraie, il ne reste donc que la « bonne » technique, celle qui va d'autant plus facilement apprivoiser le lecteur (et non l'inverse) [10]. Nous allons voir comment fonctionne le montage du test, avant que d'analyser le didactisme de la pratique.

2.1 Le montage des tests : une métrologie appliquée [11]

Le test est un instrument de production de la confiance, une confiance par évaluation, une confiance dans et par la technique : à cette socio-logique correspond une sémio-logique qui permet de mettre en scène une sémiotique de l'évaluation de la performance de la technique. Quels en sont les mécanismes de fonctionnement ? Prenons l'exemple de l'oi de mars 2005. Le test se caractérise d'abord par l'exposé de ses objectifs et moyens matériels : ici, un pavé d'environ un quart de page (p. 41), sous la rubrique « Tests nouveautés/ils viennent de sortir/matériels », intitulé « Les tests du laboratoire », accompagné d'un logo « labo, groupe tests ». Remarquons que le groupe de presse auquel appartient l'oi s'intitule lui-même « groupe Tests », ce qui est déjà afficher l'importance du test, déclarer qu'il s'agit en quelque sorte de son fond de commerce, de sa raison d'être.

L'encadré est signé par le « directeur du labo groupe Tests » : titre censé assurer de sa qualification. Cet encadré n'explique pas la procédure du test. Il indique quelles sont les caractéristiques du matériel de référence utilisé pour les tests, bref, quelle

9. La logique du test déborde les seuls pages tests : ainsi le dossier sur les portable de *svm* (03/06) repose-t-il sur une même logique de test (p. 58, le match *core* duo face aux autres technologies) ; de même retrouve-t-on le pavé « Labo » et ses trois échelles (p. 60-62, 64). La logique « pratique » déborde également de sa propre rubrique : à l'instar du dossier de l'*oi* (03/05) qui présente 60 logiciels gratuits.

10. L'apprivoisement du lecteur par la technique est donc radicalement différent de l'usage-détournement de la technique par l'usager (Akrich, 2006).

11. L'idée de métrologie est inspirée par les travaux de B. Latour (1989).

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

est l'aune à laquelle se pratique la mesure. Il indique quels sont les différents points d'application des tests : processeur, disque dur et 3d. Le test propose des indices qui désignent clairement son objectif : la mesure de la performance. L'évaluation ne mobilise qu'un seul critère, la rapidité (du processeur, du disque dur, des jeux vidéo 3d) ; elle est mise en scène par une échelle qui va de 0 à 14 ; un seul exemple est donné : pc testé/pc de référence.

Les revues présentent aussi des tests comparatifs qui donnent lieu à des tableaux de synthèse récapitulatifs/comparatifs ainsi qu'à une présentation assez poussée de leur démarche et méthode : une page entière (p. 122) est ainsi consacrée aux critères de choix qui relèvent d'une logique du normatif/prescriptif (par exemple : voilà ce que l'on doit trouver dans un pc doté d'un graveur de dvd ; test de ceux de moins de 800 euros), accompagnés d'un encadré méthodologique. Cet encadré méthodologique (bandeau vertical sur le bord droit de la page entière) s'articule autour de trois points, les caractéristiques, les performances et le bruit (que nous laisserons de côté ici) :

Les caractéristiques. Le texte souligne d'emblée que ce sont des « ingénieurs » qui ont « examiné soigneusement » les machines, triple affirmation de rigueur et de précision :

à travers, d'abord, la compétence et la rigueur des hommes (l'ingénieur en France incarne la figure de l'homme compétent et rigoureux au service de la technique), qui ont même jugé de la qualité de la documentation,

puis, à travers la qualification de leur travail : car ils examinent, c'est-à-dire soumettent à un examen, procédure précise, scolaire, qualifiante ou judiciaire/bureaucratique qui suppose une précision quelque peu tatillonne (Foucault, 1975),

enfin, cet examen est redoublé d'un « soigneusement » qui vient encore renforcer cette logique de la précision/rigueur. Autrement dit, si la logique du test est bien celle de l'application d'une compétence d'experts rigoureux dans une procédure rigoureuse, alors nous sommes effectivement de facto dans une procédure de test. Le texte est lui-même construit comme une sorte de réponse à des critiques potentielles, comme un outil de résistance à une épreuve, selon la logique du test ;

les performances. La phrase d'introduction met en scène une logique de test (« afin d'évaluer les performances des pc nos ingénieurs ont effectué 3 séries de tests de rapidité »), qui convoque : un destinateur (l'ingénieur, comme figure de la technique), une opération (l'évaluation), un moyen/adjuvant (la mesure par les tests) et un objectif (la performance). Mais cette phrase elle-même est performative, car elle ne fait pas que décrire une mise en scène, elle participe déjà à cette mise en scène, et participe ainsi de la logique du test en l'affirmant. Car nous n'assistons pas au test en direct, c'est pourquoi la confiance passe par le discours : en posant la logique du test dans cette phrase d'introduction, puis en décrivant moins les tests que les moyens techniques des tests. Par ce discours conforme (dans la procédure qu'il présente et souligne, comme par les instruments techniques qu'il décrit) à la logique du test nous entrons déjà dans cette logique. Autrement dit, le discours pose une homologie entre sa propre construction et celle du test, accréditant par la même une adéquation qui permet d'opérer un passage de l'un à l'autre, voire une assimilation qui vaut légitimation. Dire le test

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

sur le mode du test, c'est déjà entrer dans l'univers du test et donc, dans le monde technique, donner confiance.

On remarque par ailleurs un usage massif des tests commerciaux, proposés par des sociétés (tels que Business Winstone 2004 de Ziff Davis media, Multimedia content creation winstone 2004 de Ziff Davis media ou Mark 2003 v340 de Madonion etc. . . il y a en a un par colonne, soit 6 tests commerciaux en tout). Le nom du test associé à celui de la société commerciale et à un quantificateur (le test est « effectué au moins trois fois », « mesure réalisée trois fois », « sur différents jeux », « une deuxième épreuve d'environ deux heures » etc.) sont censés produire un effet de confiance alors même que l'on ne décrit pas véritablement la procédure du test. Autrement dit, la méthodologie renvoie à des boites noires (les tests technico-commerciaux) et n'expliquent quasiment rien de la procédure, sinon que le test a été multiplié et (deux fois sur six) un mode de lecture (« ces mesures sont invalidées si l'on constate une différence de plus de 6% entre chaque itération » ou « plus la valeur est élevée, plus le PC est puissant »), qui, en soit, ne nous explique pas grand-chose. Ainsi, la technique teste-t-elle la technique : où, à la fois, il ne peut en être autrement et l'on ne peut rien en dire, sauf à sombrer dans le détail de la technique du test elle-même. Bref, dès lors que l'on délègue à la technique cet automatisme qui nous échappe, la logique du test de cette technique automatisée ne peut que la reproduire et ajouter encore un peu plus à ce qui nous échappe : car au final, le test, qui est censé éclairer (ce qu'il fait effectivement), produit une deuxième opacité (prix de son « éclairage »), celle de sa propre technicité, de son propre automatisme. Au total, malgré la mise en scène du test, on ne gagne pas globalement en transparence (car ce que l'on gagne localement avec le résultat du test, on le perd dans l'opacité même de sa procédure).

Les photos qui accompagnent ces différentes colonnes ne donnent pas lieu à une mise en scène du laboratoire, mais seulement à une illustration (passive) du matériel.

2.2 La pratique et son didactisme

Les rubriques « pratiques » visent à produire une socio-logique de la confiance par l'acquisition d'un pouvoir-faire (c'est-à-dire une logique sémiotique de la compétence) grâce au travail de l'intercesseur qui, par son didactisme, rassure l'utilisateur/lecteur dans la possibilité d'utiliser véritablement la technique.

L'introduction accumule les bonnes raisons de s'y mettre : car installer Skype par exemple, c'est dire « adieu [à] la téléphonie de papa ! », c'est pouvoir « téléphoner partout dans le monde », en plus « c'est gratuit » (s'il s'agit d'appeler un autre ordinateur et c'est « à peine plus cher » s'il s'agit de téléphoner vers un autre téléphone).

Chaque étape est numérotée, possède un intitulé qui résume une opération (télécharger, ajouter, etc.), affiche un écran (au sein duquel interviennent parfois des phylactères de la rédaction) et un guidage grâce à un texte oralisé. Le texte consiste en une suite de sous-opérations caractérisées par des verbes (« ajouter », « cliquer », « entrer », « valider »...). Il présente également des conseils et cherche à rendre visible ce que le novice ne voit pas (« pendant l'installation skype fouille vos contacts pour voir s'il existe des correspondances entre les adresses de vos carnets d'adresses et la base réunissant les utilisateurs de skype »), ce qui participe à le rassurer (puisqu'il a

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

l'impression qu'on ne lui cache rien). Il essaie d'éviter au lecteur de faire des erreurs de manipulation (« attention, sans intervention de votre part… » ; « Vérifiez d'abord qu'il… ») ou des erreurs d'interprétation (« La connexion devrait en principe… à la condition que »), ce qui, là encore, a pour vertu de rassurer le lecteur. Enfin, il est parsemé d'interpellations du lecteur, qui ont également pour vocation de le rassurer (« Tout est ok ? » ; « Patientez » ; « C'est parti »). Bref, pour reprendre un vocabulaire à la mode, il en va d'un véritable coaching du lecteur qui est censé, grâce à la simplification des tâches et au guidage, se sentir soutenu et accompagné et ainsi mis en confiance (sur le mode du « Vous pouvez le faire, c'est simple »).

L'auteur ajoute volontiers : « En vrai, ces logiciels se différencient de moins en moins de ceux dédiés à la messagerie instantanée », cette dernière devenant un point de référence supposé connu et maîtrisé, et donc rassurant. Le « en vrai », dans sa naïveté, impose moins la vérité que le réel.

Globalement le dispositif travaille à produire de la confiance :

— en transformant l'espace de l'image de l'écran (par quel bout le prendre ?) en une simple succession linéaire d'opérations (verbes) ;
— en réduisant l'incertitude, avec des mots positifs (« c'est parti/patientez/tout est ok ») ;
— en évitant les erreurs ;
— en rendant visible ce qui se passe automatiquement (et que le novice ni ne voit, ni ne comprend, ni ne sait) ;
— en introduisant des références (« comme vous le feriez avec un logiciel de messagerie instantanée classique »).

3 Un cadre de « pragmaticabilité » ?

Ces revues sont marquées par l'absence des enjeux politiques de l'informatisation de la société ; les approches des questions juridiques et économiques sont réduites à la portion congrue et visent essentiellement une information concrète de résolution de problème, notamment en ce qui concerne le droit. On assiste même à cette époque à une réduction de la part accordée aux questions de société. Ces revues fonctionnent comme un intercesseur entre la technique et le public de leurs lecteurs. Elles adoptent, pour ce faire, un langage (écrit et visuel) neutralisant, mais n'échappent pas, pour autant, à une logique paradoxale. Elles proposent, au final, ce que nous appelons volontiers un cadre de « pragmaticabilité », qui permet de faire-faire et non de comprendre.

3.1 L'absence des enjeux politiques (le droit et l'économie)

3.1.1 Recul et neutralisation des questions de société

SVM possédaient des pages qui avaient pour vocation d'évoquer les transformations du paysage technologique, elles sont supprimées en 2006. De même, l'OI fait glisser sa rubrique Digitales à une rubrique Tendances qui ne complexifie en rien la réflexion, qui reste abordée de manière plutôt superficielle.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

Avec les pages « encyclopédie de la micro » de SVM il s'agit manifestement de prendre un certain recul temporel, « historique » et de donner des définitions, à propos d'une technologie. En avril 2005, il est question de télévision. Le titre : « Et la télé devint numérique » indique bien que l'on va raconter une histoire, voire l'histoire de la TV numérique. Le récit se déroule dans le temps, à travers un texte qui commence aux années 60 et finit aujourd'hui, à travers également une série de quatre pavés, articulant textes et photos, dont les dates (échelonnées de 1994 à 2005, en gros caractères) déploient une logique temporelle. Les définitions portent sur la TV elle-même, reprise de wikipédia, et de l'unité Mbits/s. Un encadré porte sur l'« inventeur de la semaine » : il s'agit d'un retour à vocation historique qui, ici (TV oblige), présente John L. Baird (1888-1946), inventeur d'un système télévisuel mécanique dans l'entre-deux-guerres. Enfin, une rubrique « comment ça marche », alliant texte et infographie didactique en 5 étapes s'intéresse à la diffusion de la TNT, question beaucoup plus actuelle.

Cette rubrique, était la seule à posséder une sorte de vocation « culturelle », à partir de la technique. Elle était la seule à proposer une perspective un tant soit peu « historique », c'est-à-dire qui intègre l'épaisseur temporelle dans la présentation des objets techniques. Elle n'existait plus en 2006.

3.1.2 De la rubrique « digitales » à la rubrique « tendances »

La rubrique « tendance » succède à la rubrique « digitales ». La première était organisée en trois moments : les objets –les photos sont plus grosses que les textes, la logique est celle d'une mise en spectacle de la technique ; les idées –ex : « des jeux à toucher » et « quand le téléphone fixe s'emporte dans vos valises »-, il s'agit plus d'innovation, d'idées techniques donc, que d'idées en général ; enfin les labos, ex : « le corps humain, maille du réseau », qui, à travers texte et infographie présente l'innovation au stade du laboratoire. La rubrique « tendances » est articulée en quatre moments : le Must –toujours de grandes photos, mais accompagnées de plus de texte que dans la rubrique « objets », il se focalise sur une technologie (et non des objets) –ici la technologie Viiv ; les objets (spectacle de la technique) ; les idées (1), portant toujours sur l'innovation technique appliquée –ici, « une année tout en HD » ; les idée (2) (rubrique en expansion donc) consacrée ici à la biométrie –cf analyse ci-dessous ; l'essai, qui reprend, en dehors de leur périmètre les fonctions test et pratique.

L'article consacré à la biométrie sous la rubrique « idée » mérite quelque attention : il peut être, en effet, l'occasion de tester la capacité de la nouvelle formule à problématiser, à soulever des enjeux de société –la question de la biométrie s'y prête tout particulièrement. L'article est articulé autour d'une série de trois exemples : les cantines scolaires –« plus de problèmes de cartes perdues, de resquille ou de repas payés et pas pris » ; les entreprises –avec l'aval de la CNIL, « plus besoin de badges ni de contrôles visuels » ; et la police dans les stades de football ; l'article se conclut sur cette remarque « et ce n'est là que quelques-unes des applications courantes de la biométrie ». Bref, les systèmes d'identification qu'elle met en œuvre s'avèrent donc fiables et peu contraignants ; n'aurait-on pas pu s'attendre, dans une rubrique « idées », à un peu plus de distance critique ?

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

3.1.3 Le droit et l'économie : résolution de problème et factualité

La place accordée à ce que l'on peut, dès lors, identifier comme des questions de société est des plus réduites. En effet, n'ont véritablement droit de cité que l'économie et le droit : l'économie afin de mieux comprendre ce jeu des acteurs qui conditionne la technique et ses possibilités d'utilisation ; le droit essentiellement sous l'angle pratique, afin de répondre à des questions de la vie quotidienne des utilisateurs (litiges, contrats, etc.), et pour mieux repérer la frontière entre le légal et l'illégal (notamment en matière de téléchargement).

SVM dispose de deux encadrés de moins d'une demi-page, l'un consacré à l'économie, le « billet éco » – réflexions d'ordre général en termes de logiques d'acteurs –, l'autre consacré au droit, « l'avis du juriste » – sous forme de questions/réponses. De 2005 à 2006, le billet éco reste dans la rubrique « L'essentiel », mais avec un texte plus court, tandis que l'encadré juridique, plus petit, est reporté de l'actualité technique (« L'essentiel ») à la rubrique « Courrier », ce qui renforce encore son côté pratique. Ce glissement s'accompagne de la création d'un nouvel encadré, « Science », d'une demi-page aussi, dont la présence traduit de manière symptomatique un choix en faveur du technico-scientifique au détriment du technico-sociétal – déjà sous-représenté.

L'*OI* possède une rubrique régulière en matière juridique, mais pas en matière économique (la rubrique « La puce à l'oreille » du rédacteur en chef revient souvent sur les questions juridico-économiques). Les deux encadrés juridiques de l'oi se situent d'emblée dans la rubrique « Forum » (courrier des lecteurs). Ils mettent en scène une sorte de consultation juridique : la rubrique s'intitule « L'*OI* s'en mêle », qui signifie clairement la volonté d'implication de l'intercesseur, une implication qui passe par celle de son personnel (la photo et le nom de la juriste participent d'une procédure de personnalisation, tout comme la signature du texte du lecteur soulevant un problème). La photo est accompagnée d'un petit slogan qui précise que « tous les mois elle vous aide à régler vos litiges à l'amiable » : il s'adresse directement au lecteur qui est ainsi invité à présenter ses questions. Le texte sur deux colonnes affronte le problème et sa solution. Le droit, là encore, relève d'une pratique de résolution de problèmes, dans ce cadre-là il n'embraye sur aucune question de société (au sens large).

Le droit est une technique, différente de celle de l'informatique, mais que l'on peut appréhender au moins sur le même registre : problème/résolution de problèmes. Ce droit-là permet plutôt de protéger les utilisateurs-consommateurs contre les pratiques commerciales opaques et agressives. Mais le droit, c'est aussi le cadre global de la loi, qui trace la frontière entre le légal et l'illégal : ce type de droit est perçu/vécu comme une contrainte, à l'image du jeu des acteurs économiques. La position de l'intercesseur est souvent assez délicate en l'affaire : face aux puissances économiques, il lui faut donner l'impression de défendre l'utilisateur, mais sans pour autant remettre en question les logiques libérales les plus lourdes. Il se met volontiers en retrait, laissant la place à deux acteurs qui représentent deux technologies, ou l'inverse : ainsi l'opposition fibre optique (fo)/adsl se traduit-elle par l'opposition 9Cegetel (contre la fo)/France télécom (pro-fo) (svm, 03/06). C'est ainsi que dans sa sous-rubrique « Enjeux » (rubriques « Dossiers »), les enjeux restent limités à des options technologiques et à des stratégies d'acteurs les incarnant. L'oi ne procède pas autrement dans

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

sa rubrique « Tendances », en opposant par exemple les stratégies de Google et de Microsoft (oi, 02/06).

Face au droit, l'intercesseur s'investit volontiers, nous l'avons vu, dans un rôle de passeur de savoir auprès du lecteur – qui, en général se trouve bien démuni. En revanche le droit comme expression du jeu entre le légal et l'illégal lui pose beaucoup plus de problème : il doit, en effet, louvoyer entre ce qu'il doit à son lecteur – qui en général flirte volontiers avec les pratiques illégales sur Internet –, et ce qu'il doit à la loi en tant qu'entreprise légale qui ne peut défendre directement l'illégalité.

Le dossier « téléchargement » de svm (03/06) est symptomatique à cet égard. Le téléchargement est bien une question de société en tant que pratique sociale et objet de régulation économico-juridique. Et c'est encore une fois à travers Internet et l'approche juridico-économique qu'elle émerge comme en filigrane, car elle n'est pas identifiée formellement dans la revue en tant que telle. Le dossier oppose de manière somme toute caractéristique la liberté totale (offerte par le peer-to-peer – p2p) aux sites légaux encadrés par les digital rights management (drm) et la loi. Le dossier de svm vise non à choisir entre les deux, mais, et c'est une solution en quelque sorte « perpendiculaire », à rassurer les lecteurs sur leur avenir.

3.2 L'intercesseur : une médiation neutralisante ?

3.2.1 Le langage supposé transparent de l'« encyclopédie »

Umberto Eco (1979) utilise le terme d'encyclopédie pour désigner les savoirs inscrits dans un texte et ceux requis du lecteur pour le comprendre. L'encyclopédie, en ce sens, c'est un ensemble de mots choses, de mots notions, partagés ou à découvrir (comme dans le domaine de la science-fiction). Appliqué à un domaine technique, il s'agit du jargon spécifique partagé, ou supposé tel, d'une « communauté » – dont les liens reposent d'ailleurs beaucoup sur ce partage. L'ensemble du vocabulaire technique mobilisé par nos revues relève-t-il d'une supposée évidence partagée ou fait-il l'objet d'un apprentissage ? Il s'avère clairement que ce dictionnaire est donné, supposé partagé, su, compris, etc. Autrement dit, il n'est jamais expliqué. Prenons un exemple : la technologie viiv (svm, 03/06, p. 76) est présentée dans sa configuration technique, mais l'acronyme est supposé connu – et s'il a déjà été avancé dans un autre numéro, la mémoire du lecteur n'est pas rafraîchie pour autant. Tout au plus se contente-t-on de traduire de l'anglais au français.

Accepter un terme non défini ne viole pas, ici, la loi de l'encyclopédie. Ce qui signifie donc que cette encyclopédie repose elle-même sur un effet de valorisation en soi des termes à connotation technique – même peu clairs, mêmes non-définis – ne serait-ce que parce qu'ils semblent participer en soi de la performance (ils connotent la nouveauté, porteuse de puissance et de vitesse).

Ces cas limites sont symptomatiques de l'attitude de l'intercesseur à l'égard du lexique technique : son emploi massif, non explicité la plupart du temps, le pose comme évident. Dans cet univers-là, c'est le terme technique qui est ordinaire, qui est l'ordinaire : il est le signe même d'une trivialité locale. Or, cette trivialisation vaut comme une opération de neutralisation qui fait entrer de plain-pied le lecteur dans

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

l'encyclopédie-tic – saisi et saturé, il l'accepte ou se retire –; elle permet tout autant de faire entrer le jargon technique dans l'encyclopédie du lecteur – qui se caractérise alors par sa capacité à maîtriser ce jargon (ou à le faire croire).

Il semblerait que, puisque le travail même de l'intercesseur est de présenter la technique au travers de l'exposition et des services, les mots pour le faire deviennent essentiellement des outils dont l'efficacité même repose sur le travail de mise en spectacle ou de pédagogie de la technique et bien évidemment pas sur l'aveu de leur propre opacité ou de leur flou. Les outils sont là pour travailler et non pour être expliqués, comme s'il en allait d'une nécessaire transparence du langage comme véhicule de mise en transparence de la technique. C'est pourquoi ne pas connaître un terme n'est pas supposé provoquer une frustration mais, au contraire, combler un manque : celui de la méconnaissance de la technologie x, qui est toujours beaucoup plus frustrante que celle du vocabulaire. Autrement dit, il vaut mieux donner l'impression de faire connaître cette technologie x, quitte à utiliser un vocabulaire hermétique qui, d'ailleurs renforce l'attrait et la nouveauté de cette technologie (pensons à l'exemple de la technologie viiv), que de passer du temps à expliciter un vocabulaire qui laisserait l'impression de recouvrir ou de cacher au lieu de la dévoiler, cette technologie.

Cette encyclopédie spécifique, à l'instar de l'opération de mise en évidence, ne passe pas que par les mots : le rôle des images, et singulièrement des photos est également primordial. Ces magazines constituent une véritable encyclopédie visuelle. En effet, la photo, nous l'avons vu, restitue, par son constatif brut, en quelque sorte l'évidence visible de la technique. Autrement dit, elle rend visible son évidence, elle la donne à voir, elle l'inscrit sous le registre de sa visibilité. Il en va dès lors d'une évidence de la visibilité qui redouble en quelque sorte cette visibilité de l'évidence.

L'évidence des images et évidence des mots se renforcent mutuellement. Paradoxalement, remarquons-le, seul le travail de l'intercesseur et singulièrement son activité de test-pratique, pourrait faire douter de cette évidence –puisque sa présence même trahit que l'évidence affichée n'est peut être pas aussi évidente qu'il y parait de prime abord. Or, l'évidence-image de l'exhibition et l'évidence-texte récuse ce doute avant même qu'il ne se manifeste, puisque l'Exposition précède les rubriques tests-pratique (même la structure alternée de l'OI n'invalide pas ce constat puisque la revue se termine néanmoins sur test et pratique), comme s'il fallait en quelque sorte répondre par avance et sur-compenser *a priori* tout trouble éventuel du lecteur.

3.2.2 Le paradoxe de l'intercesseur

Le spectacle de la technique et son jargon participent de la construction d'un monde en soi, d'un monde pour soi, replié sur lui-même et quelque peu coupé du reste du monde, qui n'existe qu'à travers la technologie et/ou ses répercussions sur la technologie et ses utilisateurs.

L'intercesseur ici a manifestement pour vocation de participer à cette clôture relative (car elle n'empêche pas la pluralisation interne des types et options techniques – cf le slogan de SVM), susceptible de produire un monde qui se suffit à lui-même (autonome ?), c'est-à-dire un monde évident (non questionné, non questionnable). Cette clôture elle-même pose l'informatique et les TIC dans un retrait des épreuves

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

de justification éthiques et politiques –dont l'horizon même ne participe pas ici du « réel », ni du pensable. Impensé donc.

Ici, le magazine joue singulièrement son rôle d'intercesseur entre technique (positive, mais plus ou moins opaque) et l'utilisateur (plein de bonne volonté, mais novice). Ce rôle repose sur un paradoxe. Car il suppose la technique à la fois *a priori* positive lorsqu'il l'expose et en même temps inévitablement opaque, sinon il nierait son propre rôle, puisqu'elle ne devrait pas être expliquée ni présentée afin de rassurer. N'est-ce pas parce que la technique est opaque/complexe et donc peu rassurante que l'utilisateur a besoin de l'intercesseur de confiance ? C'est donc l'intercesseur qui révèle cette opacité et crée une scène où il va lui falloir à la fois la camoufler (d'où, à l'inverse, la technique exhibée dans son image et ses performances) et la limiter (tests), voire la renverser (pratique). Il nous montre donc que la technique est un adjuvant potentiel, mais qui, parce qu'elle n'est pas magique, peut devenir à tout moment un opposant : d'où la légitimité de son rôle d'intercesseur ; il est celui qui empêche l'actualisation du potentiel d'opposant de la technique, qui la bloque dans son rôle d'adjuvant.

La technique en tant qu'image et performance (image de la performance et image / performance) est fascination / désirable (désir lui-même produit d'une construction marketing et non d'un quelconque imaginaire), d'où la multiplication des connotations positives (plus beau, plus performant, plus nouveau, etc.) ; et ce désirable oscille entre complexité et accessibilité. Le rôle de l'intercesseur est de monter le désir (c'est-à-dire rendre la technique désirable par l'exposition), puis de montrer à la fois la complexité (à dompter) et l'accessibilité (toujours possible). Son rôle c'est justement de ponter complexité et accessibilité, de transformer la complexité en accessibilité (mais tout en conservant un certain niveau de complexité, sans quoi on ne gagnerait pas en performance). De la complexité à l'accès, il y a les épreuves (tests et pratique) à travers lesquelles l'intercesseur vous accompagne et vous aide – il est en quelque sorte l'adjuvant de l'adjuvant.

L'adjuvant technique est suffisamment complexe (et c'est ce qui produit ses performances désirables) pour ouvrir sur des épreuves « internes » (c'est-à-dire techniques, justement) qui « exigent » l'aide d'un intercesseur susceptible de transformer la complexité en accès.

Pendant que l'on travaille à cette échelle « interne », qui est celle du cadre de pragmaticabilité, on saisit dans le même geste la technique comme adjuvant à l'échelle globale/externe sans lui faire passer d'épreuves (politiques/éthiques), à moins qu'on ne les traduisent en épreuves techniques (le droit/la loi) [12], désamorçant ainsi leur charge politique.

Conclusion

L'impensé peut se développer en ne proposant qu'une véritable mise en scène de la technique dans une logique de « Salon » (de type Salon de l'auto), logique de l'Exposition où la technique est donnée à voir, rutilante et non questionnée, voire

12. Dès lors le droit et la loi montent moins des épreuves légitimes qu'ils n'apparaissent comme des opposants, aux épreuves encombrantes avec lesquelles il faut faire avec (la « loi est dure, mais c'est la loi ») et peut être à la limite de l'illégitimité.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

pour ne pas l'être. Cette technique – entre évidence et désir – semble ne pas pouvoir trahir (il en va d'une confiance)... mais on va néanmoins la tester pour être sûr qu'elle ne le fera pas ou savoir que le degré de probabilité qu'elle le fasse est faible (ce qui renforce la confiance).

L'impensé peut être installé en instrumentalisant la logique du test qui épure la technique de tout ce qui n'est pas technicien et la soustrait par là à toute autre justification. Le test travaille sur de la technique pure et vise à l'épurer – dans un laboratoire (pureté) qui trie entre la bonne et la mauvaise technique. Il peut se développer également en jouant sur l'exposition qui exhibe, mais autrement, une technique elle-même épurée du social et de l'humain (et qui n'a toujours pas à se justifier face à eux, puisqu'ils sont absents), une technique quasi exclusivement technicienne, une image technique de la technique. La technique devient ainsi un adjuvant pur (c'est-à-dire épuré) et un pur adjuvant qui, par définition ne peut occuper la position de héros, mais produit de l'évidence et de la confiance.

L'impensé se concrétise enfin dans l'évacuation de la question des enjeux politiques comme tels, soit ramenés à des questions purement techniques (la solution technique est supposée intrinsèquement politique comme lorsque l'horizontalité du p2p tend à l'assimiler à la logique démocratique), soit à des questions purement pratiques (le droit, comme loi, avec lequel il faut « faire avec » et qui doit se comporter comme une technique auxiliaire de la technique).

Ainsi, l'intercesseur produit-il de l'impensé, et non une culture technique au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire une culture qui travaillerait à problématiser les enjeux politiques (et donc économiques, gestionnaires et sociétaux) de la technique. En ce sens, une culture pratique ne doit pas être confondue avec une culture technique (comme culture autour de la technique), car si elle peut produire un savoir-faire au service du déploiement concret de la technique, elle ne peut (ni n'est faite pour) donner un véritable cadre d'intelligibilité des enjeux politiques de la technique susceptible de penser la technique et pas seulement de la faire.

Bibliographie

Akrich M., 2006, « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », p. 253-265, in : Akrich M., Callon M., Latour B., éds, *Sociologie de la traduction, textes fondateurs*, Paris, Presses de l'École des Mines.

Boltanski L., Thévenot L, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991.

Courtés J, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Hachette, Paris, 1976

Eco U, *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, 1979, trad. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.

Everaert-Desmedt N, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, De Boeck, Bruxelles, 2007

Foucault M., Surveiller et punir, Gallimard, Paris, 1975.

Latour B., *La science en action*, Paris, Éd. La Découverte, 1989/

Massit-Folléa F., Lakel A., Robert P., éds, 2009, *Imaginaire(s) des technologies d'information et de communication*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2009.

Robert P., *Une théorie sociétale des tic, penser les tic entre approche critique et modélisation conceptuelle*, Hermès, Paris, 2009.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577